

MEMORISATION DE LA PAROLE ET CATECHESE

Dans un article de *France catholique* du 17 novembre 2000, intitulé *Faut-il reparler de la catéchèse*, Gérard Leclerc affirmait ceci: « La question de la catéchèse est en partie liée à l'actuelle controverse sur les finalités et les méthodes de l'enseignement. La récente démission de Philippe Meirieu, qui fut le conseiller très écouté du ministre de l'Education nationale Claude Allègre, et les coups de boutoir répétés d'Alain Finkielkraut contre l'idéologie qui privilégie le pédagogisme contre les contenus du savoir, ne sont pas étrangers à nos problèmes ecclésiaux. »

Il nous paraît évident que la catéchèse est, en grande partie, à la remorque des axiomes de la pédagogie profane qui a cours dans nos écoles et dans nos collèges, axiomes adoptés sans beaucoup d'esprit critique et sans examen approfondi de la spécificité de la catéchèse qui demanderait certainement une pédagogie reposant sur d'autres axiomes.

Nous nous proposons d'examiner un de ces axiomes pédagogiques repris tels quels par la catéchèse officielle, véhiculée par un certain nombre de "parcours catéchétiques" proposés en France, et qui est celui-ci: « *pour s'approprier la connaissance, l'enfant doit la redécouvrir par lui-même* ».

Un refus de la pédagogie magistrale

Cet axiome a été énoncé en grande partie en réaction à une pédagogie magistrale où le maître assénait son savoir, avec force paroles. Pédagogie magistrale mais pas pédagogie traditionnelle. Pédagogie magistrale, c'est-à-dire pédagogie où le savoir est dispensé une seule fois sans que l'élève soit amené à intégrer ce savoir par l'apprenage par cœur, contrairement à la pédagogie traditionnelle où l'enseignement est répété par le maître autant de fois qu'il est nécessaire à son apprenage par cœur par les élèves. Cette pédagogie traditionnelle fut celle pratiquée pendant des siècles par les grands milieux pédagogiques que furent le milieu juif rabbinique et le milieu celtique druidique.

La pédagogie magistrale travaille en superficie car l'information n'est pas de soi formation. La pédagogie traditionnelle travaille en profondeur: l'information devient formation. Mais la pédagogie traditionnelle repose sur un facteur que la pédagogie magistrale méconnaît généralement: le facteur-temps. Il faut du temps à la mémoire pour faire fructifier la semence du savoir qui a été déposé en elle. Autre est le temps de la semence, autre le temps de la maturation, autre le temps de la moisson. La pédagogie magistrale, et la pédagogie tout court, n'a pas le temps. Elle a ses programmes à boucler pour ses examens à préparer.

Un refus de la pédagogie traditionnelle

La pédagogie magistrale ne permettant pas une véritable intégration du savoir, la pédagogie moderne a cru trouver une solution en énonçant cet axiome de l'appropriation de la connaissance par sa redécouverte par l'enfant. D'autant que la pédagogie moderne a une sacrosainte horreur de la mémorisation. Pour elle, la mémorisation n'est que psittacisme, répétition mécanique et inintelligence.

Pour peu que vienne se greffer, en plus, sur cette question, une certaine idéologie, et la chose est entendue: la mémorisation d'un savoir est l'assouvissement de l'enseigné à l'autorité de l'enseignant. La mémorisation peut apparaître à certains comme un endoctrinement, un

conditionnement, un lavage de cerveau et appartenir à ces périodes d'obscurantisme dont le Siècle des Lumières a prétendu nous libérer.

C'est oublier que seule la vérité rend libre. La mémorisation qui met à l'œuvre le facteur-temps, dont nous avons parlé ci-dessus, par une remémoration régulière, est intelligence approfondissante. Car la vérité d'un texte ne se livre qu'à celui qui l'a profondément intégré dans son cœur-mémoire. Une approche superficielle d'un texte, comme celle courante en pédagogie moderne, ne permet que des questions et des réponses superficielles. Comme l'affirmait Marcel Jousse: « *Il faut connaître, il faut savoir des formules, car savoir, c'est comprendre. Un perroquet ne sait pas, un disque ne sait pas; « Savoir par cœur n'est pas savoir », dites-vous. Mais savoir par cœur, c'est savoir de la façon normale à l'homme. Ce n'est pas avec du papier qu'on sait, c'est avec tout son être vivant et bilatéral... Quand on possède un texte en soi, alors on peut, en fonction de ce texte, se poser des problèmes, mais des problèmes intelligents. On est parfois stupéfait devant certaines questions ou certaines critiques totalement dépourvues de sens.* »¹ A l'inverse, tous ceux qui font pratiquer la mémorisation de la Parole de Dieu, grâce à la méthode rythmo-pédagogique de Marcel Jousse, peuvent témoigner de la profondeur des réflexions des enfants qui partagent sur cette parole mémorisée. C'est également ce qu'affirmait Marcel Jousse: « *Le plus beau catéchisme est celui qui a été apporté par Rabbi Iéshoua. Il arrivera un moment à l'étude du catéchisme consistera d'abord dans la mémorisation de Rabbi Iéshoua et de Rabbi Shâoùl [l'apôtre Paul]. Alors l'enfant aura en lui un texte précis sur lequel vous pourrez mettre tous les commentaires que vous voudrez, mais vous aurez un noyau de jaillissement, quelque chose de sûr où accrocher vos explications, tandis que si vous n'avez rien de précis, qui puisse être stable dans la mémoire, rien ne pourra vraiment « informer ». Alors, autant en emporte le vent! Un "catéchisme" de cet ordre qui est en même temps mimo-pédagogique et rythmo-mélodique ne peut plus être arraché d'un mécanisme humain, et ceux et celles qui se sont entraînés à cette pédagogie vivante en savent la profondeur. L'Évangile, redevenu l'Annonce orale, est immédiatement en puissance de "demandes", de questions pour une information plus profonde... »²*

Seul un savoir bien intégré libère de tout esclavage de la pensée. Car un savoir non intégré est source de pensées reçues, de pensées toutes faites, de préjugés, objets possibles de toutes les manipulations par une propagande extérieure. Nous assistons aujourd'hui à la manipulation médiatique à grande échelle d'une masse submergée par une foule d'informations mal digérées et non formatives.

Or, il n'est pas de savoir intégré tant que celui-ci n'a pas échappé à la conscience pour tomber dans l'inconscient avant de remonter à la conscience.

L'utopie de la pédagogie scolaire

Mais revenons à l'axiome de l'intégration du savoir par la redécouverte personnelle pour en signaler l'utopie. C'est, en effet, ignorer au moins deux choses.

La première, c'est encore et toujours le facteur-temps: il a fallu des millénaires à la pensée humaine pour parvenir au niveau actuel des connaissances et des technologies. Illusoire donc d'espérer que l'enfant, dans un temps scolaire qui ne lui donne précisément pas le temps, puisse redécouvrir par lui-même ce que l'humanité a mis tant de temps à découvrir.

La seconde, c'est la part du génie préalable à la plupart des découvertes. Tout le monde n'est pas génial pour tout redécouvrir sans compter qu'aucun génie n'a tout découvert mais s'est toujours spécialisé dans un domaine.

¹ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 279-280.

² Marcel JOUSSE, cité dans *Mémoire Vivante*, Le Centurion, 1981, pp. 87-88.

Le corollaire didactique de cet axiome pédagogique est le recours au travail de groupe. Parce qu'on craint - sans se l'avouer - qu'un individu seul ne puisse tout inventer, on imagine sans doute qu'un groupe sera plus à même de le faire. Il suffit pourtant de constater la stérilité fréquente de ces travaux de groupe où on demande aux participants, élèves ou professeurs, de redécouvrir ce qu'ils ne savent pas. La discussion tourne en rond et n'aboutit souvent qu'à additionner des nullités. Son seul intérêt est l'échange et la socialisation qui en résulte mais certainement pas la construction du savoir.

L'appropriation de la connaissance en catéchèse

La catéchèse actuelle, à la remorque de la pédagogie profane en ce qui concerne les méthodes didactiques, n'échappe donc pas au diktat de cet axiome, jamais remis en cause: l'enfant doit redécouvrir la foi par lui-même, comme il doit redécouvrir tout autre savoir.

Le fond du problème, c'est que la foi chrétienne relève d'une révélation de Dieu et non pas d'un effort de l'intelligence humaine seule, comme dans les religions animistes ou philosophiques. Notre foi repose sur le témoignage d'hommes et de femmes qui ont fait une expérience du mystère de Dieu qui s'est révélé à eux. Ce témoignage nous est transmis par la Parole de Dieu, la Bible, interprétée par les Pères et les Docteurs de l'Eglise et son magistère. C'est cette Parole de Dieu qui doit constituer la base de toute catéchèse et cette Parole de Dieu ne s'invente pas.

La place de la Parole de Dieu dans la catéchèse actuelle

L'erreur pédagogique du catéchisme, hérité du Concile de Trente, a été de vouloir transmettre un condensé théologique et moral. De la pédagogie traditionnelle, il avait conservé la méthode du par cœur des questions et réponses. Mais il en avait perdu le contenu: la Parole de Dieu elle-même.

Le catéchisme actuel a perdu la méthode du par cœur mais n'a pas pour autant retrouvé le contenu. Dans l'optique de faire redécouvrir la foi par les enfants, certains parcours catéchétiques veulent partir de la vie de l'enfant, le faire réfléchir sur ce qu'il vit et, si possible, le faire « nommer Jésus-Christ » à partir de là. Dans ce contexte pédagogique, la Parole de Dieu sera sollicitée pour confirmer telle ou telle prise de conscience de l'enfant, pour appuyer tel ou tel point de morale. La Parole de Dieu ne constitue plus ni le contenu pédagogique ni la méthode pédagogique. Le plus souvent, elle n'est plus l'objet de la catéchèse mais une simple illustration ou confirmation de ce qui se dit.

Et lorsqu'on examine avec soin la façon dont la Parole de Dieu est utilisée, en général, dans la catéchèse actuelle, on va de surprise en surprise. Cette Parole de Dieu est découpée, tronquée, voire même remaniée, reformulée. C'est ainsi, par exemple, que, dans le récit de la vocation du petit Samuel (1 S 3, 1-21), on ne conservera plus que deux appels sur trois, éliminant, à la fois, le symbolisme du chiffre trois et le bon sens tout court: en effet, c'est parce que l'enfant est appelé déjà deux fois qu'Eli comprend qu'il s'agit d'un appel de Dieu et lui conseille de répondre: « Me voici, Seigneur ! », la troisième fois. Voici, par exemple, un passage d'Ezéchiél remanié qui constituait une des lectures de la profession de foi d'enfants de la région parisienne:

« Je vais verser sur vous le cristal d'une eau pure.
Vous serez nets, vous serez beaux.
Vous n'aurez plus malice en tête,
Vous n'aurez plus le noir à l'âme,

Vous n'aurez plus de dieux mesquins.
Vous serez libres.
Votre cœur sera neuf comme le cœur d'un enfant,
Et votre esprit nouveau comme un printemps.
Je mettrai du souffle dans votre vie.
Vous n'aurez plus un caillou à la place du cœur,
Mais un vrai cœur, le cœur de Dieu,
Mon cœur. »
(Ez 36, 25-28)

On entend d'ici l'excuse invoquée: « Vous comprenez: les enfants ne peuvent comprendre ces textes d'un autre âge et d'une autre culture ! ». On retrouve ici un autre axiome implicite de la pédagogie actuelle, un axiome démagogique qui consiste à prendre les gens pour des imbéciles et à s'adapter à leur imbécillité pour ne surtout pas les en tirer. Il en est de la pédagogie comme du saut en hauteur: moins on met la barre haut, moins on saute haut. Un vrai pédagogue n'est pas celui qui adapte son enseignement au niveau de l'élève mais qui sait adapter ses élèves au niveau de son enseignement.

Une méconnaissance du Dieu Pédagogue

En fait, la catéchèse actuelle ne croit pas que Dieu soit le Pédagogue par excellence. Elle ne croit pas que ce Pédagogue est non seulement celui qui transmet un contenu, sa Parole, parfaitement adaptée à toutes les intelligences mais aussi celui qui la transmet sous une forme pédagogique, également adaptée à tous.

Cette forme pédagogique est celle que l'anthropologue Marcel Jousse a qualifiée de *style global-oral* et qu'il a analysée si profondément dans ses recherches. Cette méthode pédagogique, nous la présentons nous-mêmes dans notre livre *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie de style global, du texte écrit au geste global*. Nous essayons de démontrer que cette méthode fut celle de Jésus lui-même, après avoir été celle du milieu juif, avant d'être celle des apôtres, celle de la primitive Eglise et celle des Eglises, pendant de longs siècles.

Non ! la mémorisation de la Parole que nous propose Marcel Jousse n'est pas une méthode inventée par lui et créée de toutes pièces. Non ! la mémorisation proposée par Marcel Jousse n'est pas une méthode parmi beaucoup d'autres, comme le découpage, le coloriage, le mime, la danse, le théâtre... Non ! la mémorisation de la Parole de Marcel Jousse n'est pas une méthode comme une autre qu'il conviendrait de ne pas privilégier au détriment d'autres méthodes possibles, comme nous l'écrivait un ancien responsable diocésain de la catéchèse: « *Rattaché aux instances officielles de l'Eglise, il me semblait difficile de suivre un courant qui, pour l'heure, apparaissait trop particulier et dépendant d'une "école" parmi bien d'autres* ». La mémorisation de la Parole selon Marcel Jousse est la redécouverte de la pédagogie traditionnelle du milieu juif et des Eglises des origines. Nulle plus qu'elle n'échappe à toute « école » particulière !

Les difficultés d'une pédagogie de style global

Nous entendons l'objection qui va nous être faite: « Qu'avons-nous besoin au 21^{ème} siècle d'une méthode ancienne qui n'est plus adaptée à notre mentalité d'occidentaux de style écrit, voire de style électronique ? »

Entendons-nous bien ! Nous ne préconisons pas une pédagogie de style global contre une pédagogie de style écrit ou électronique. Nous préconisons de puiser dans chacune les richesses qui lui sont propres. Or, dans la pédagogie de style global-oral, il y a une richesse énorme que n'apportent pas les autres pédagogies: celle de la globalité de l'être humain,

précisément. Alors que la pédagogie de type scolaire néglige le corps en ne s'occupant que de la « tête », la pédagogie de style global s'adresse à la totalité de la personne: corps, âme et esprit, en ne les dissociant jamais mais en les sollicitant, au contraire, dans une harmonieuse synergie.

C'est cette globalité de la méthode traditionnelle qui en fait la difficulté. Elle ne constitue pas un gadget pédagogique immédiatement utilisable du jour au lendemain. La Parole de Dieu, en devenant chair, s'incarne indissociablement dans le temps, ce temps de Dieu pour qui « mille ans sont comme hier », ce temps laissé au temps dont nous avons déjà parlé ci-dessus, ce temps qui nous fait si cruellement défaut en notre société moderne, activiste et superficielle. Tout travail en profondeur demande du temps et ce travail en profondeur de la Parole de Dieu en demande également: temps pour se former, temps pour assimiler, temps pour transmettre.

Il y quelques années, on nous avait demandé d'enseigner les récitatifs d'évangile à des catéchistes, au niveau de la formation des laïcs du diocèse. Au bout d'un an, on nous a demandé d'interrompre cette formation. Motif invoqué: « cette formation est trop longue; le diocèse ne peut dispenser que des formations courtes » du type, par exemple, de la formation à l'art floral. Nous n'avons rien contre l'art floral dans nos églises, mais nous préférierions qu'y soit plutôt enseignée la Parole de Dieu, vivante et permanente, telle que Marcel Jousse nous donne la joie de pouvoir l'entendre et transmettre !

Mais Jésus et sa pédagogie vivante intéressent-ils encore nos contemporains et surtout ceux qui ont mission de le faire connaître ? Valent-ils encore la peine de s'investir ? On finit parfois par se le demander. Il est tellement plus facile de partir dans l'esthétique ou le ludique!

Remarquons, au passage, que dans la mémorisation de la Parole proposée par Marcel Jousse, nous transmettons la Parole de Dieu elle-même, littéralement et dans une traduction très rigoureuse. Il ne peut pas y avoir des traductions spéciales pour les enfants. On ne refait pas du Molière ou du Victor Hugo. A plus forte raison, on ne refait pas la Parole de Dieu, on améliore seulement la traduction. Sinon, ce serait douter encore de la capacité pédagogique de Dieu lui-même.

Le « modèle anthropologique » moralisant

Mais revenons à notre catéchèse actuelle et à sa volonté de partir de la vie de l'enfant. Ce que vit l'enfant, c'est son milieu familial, c'est l'univers de ses copains, c'est le monde scolaire. Partir de la vie de l'enfant ne peut aboutir qu'à une certaine moralisation de ses rapports humains: vivre entre copains, venir en aide aux autres, faire la fête entre amis, comprendre, tolérer, respecter, partager, etc. ...

L'avantage de cette approche pédagogique en catéchèse, c'est qu'elle est à la portée de tous: catéchistes aussi bien que catéchisés.

En effet, transmettre des valeurs morales est à la portée de n'importe quelle catéchiste, même la plus ignorante de la Tradition et même la moins pratiquante qu'on puisse imaginer. N'y a-t-il pas de quoi être effaré par le recrutement actuel des catéchistes de paroisses, face à la pénurie dramatique de prêtres ! De braves mères et pères de famille, pleins de bonne volonté certes, cherchant à se former dans le meilleur des cas, mais tellement démunis le plus souvent. Mais n'est-ce pas suffisant pour ce qu'on leur demande de transmettre: une certaine morale ?

Parler de sa vie est également à la portée de tous les enfants. On a toutes les chances de les intéresser. Mais cette démarche n'est-elle pas plus démagogique que pédagogique ? Nous retrouvons ici cet axiome auquel nous avons fait allusion plus haut: adapter le niveau à

l'enfant et non plus élever l'enfant à un certain niveau. Pourquoi embêter les enfants avec des textes d'auteurs qui leur passent au-dessus de la tête ? Partons de ce qui les intéresse plutôt que de chercher comment intéresser des élèves à ce qui ne les intéresse pas. Dans cette perspective, toute velléité de transmission d'un patrimoine reçu des générations précédentes est suspecte à priori. Certains hauts chantres de l'école actuelle ne vont-ils pas répétant que l'école n'est pas faite pour transmettre un savoir ? La catéchèse actuelle se démarque-t-elle tant que cela de ces théories en vogue ?

En tout état de cause, cette démarche catéchétique ne répond plus aux espoirs mis en elle: « *L'actuel système ne fonctionne plus, il faut proposer une nouvelle façon de penser la catéchèse* », explique Joël Molinario qui appelle au dépassement du « *modèle anthropologique* » sur lequel se fonde la catéchèse des trente dernières années. Cette dernière s'est appuyée sur l'idée qu'il fallait partir de l'expérience du catéchisé pour que se communique la Bonne nouvelle -d'où le concept de « *modèle anthropologique* ». [...] Il permet difficilement de rendre tangible la Révélation du mystère pascal. Ce mystère ne se situe pas dans le discours ordinaire de la vie. Il appartient à la dimension divine. La dernière heure du courant anthropologique de la catéchèse, c'est-à-dire qu'il faut partir de la vie des hommes et non de la plongée dans la Révélation pour catéchiser, a-t-elle sonné ? »³

Le modèle anthropologique ne tend-il pas à réduire le christianisme à une simple morale de l'action, où l'accent est davantage mis sur l'action de l'homme que sur l'action de Dieu ?

C'est ainsi, par exemple, que dans les groupes de préparation des parents au baptême de leur enfant, une des motivations principales de ceux-ci pour la demande de baptême est la transmission de valeurs morales. Le christianisme serait-il donc le seul à transmettre des valeurs morales et est-ce bien l'essence du christianisme d'être une morale ? N'est-il pas significatif que, dans la démarche de ces parents vers le baptême, le nom du Christ ne vienne pratiquement jamais spontanément ? C'est normal si le Christ n'est qu'un professeur de morale ou même un simple exemple d'amour, car il n'en a pas l'exclusivité et, de toutes façons, l'important, c'est la morale ou l'amour et non pas celui qui l'enseigne.

Non, le christianisme n'est pas une morale de l'action, œuvre humaine, mais une morale de l'être, une transformation de l'être, œuvre divine. L'essentiel n'est pas ce qu'on fait mais ce qu'on est. L'essentiel n'est pas ce qu'on fait pour Dieu mais ce que Dieu fait pour nous. Ce n'est pas en accrochant de bons fruits à un arbre mauvais que l'on rendra cet arbre bon. Ce n'est pas en blanchissant à la chaux le tombeau que l'on empêchera que son intérieur soit plein de pourriture. Ce n'est pas de poser un acte qui importe, c'est de discerner quel esprit nous pose à poser cet acte. Il y a eu des charités chrétiennes tellement perverses dans le passé qu'aujourd'hui ce mot « *charité* » n'a plus bonne presse. Ne parlons pas des « *dames de charité* » non plus que des « *grenouilles de bénitier* » !

Cette transformation de l'être passe par la guérison du cœur, car, ainsi que nous l'enseigne le Christ, « *c'est du cœur que viennent les pensées mauvaises...* » (Mt 15, 19). Ce cœur dont il est question ici est le cœur biblique, c'est-à-dire pas seulement et avant tout le siège de l'amour, mais le siège de la pensée et de la mémoire.

Amour et mémoire sont indissociables dans la pensée juive. Comme nous l'enseigne également le Christ: « *Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime* » (Jn 14, 21), garder, non pas au sens uniquement moralisateur de mise en pratique,

³ Sylvie BARNAY, *En débat: le modèle anthropologique*, revue *Ecritures* n° 48, juillet, août, septembre 2001, p. 11.

auquel on réduit habituellement le sens de ce mot, mais d'abord au sens pédagogique de mémoriser ces commandements.⁴

Dans l'épître aux Ephésiens, Paul nous invite à « revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité » (Ep 4, 24). Mais quelle condition pose-t-il pour que puisse être revêtu cet homme nouveau ? Il nous l'indique juste avant, au verset 23: grâce « au renouvellement de votre intelligence par l'Esprit ».

Notre conviction personnelle est que notre intelligence (*noûs*) ne peut être renouvelée sans le travail en profondeur de l'Esprit dans un cœur-mémoire où se trouve enfouie la Parole de Dieu, par un long travail de mémorisation et de remémoration.

En effet, seule cette mémorisation et remémoration permet à la Parole d'échapper à l'activité consciente et volontaire de l'homme pour l'enfoncer dans son inconscient, où elle peut mûrir les fruits de l'activité libre et gratuite de Dieu, ainsi que nous l'enseigne cette merveilleuse parabole de Jésus en saint Marc:

« Ainsi est-il le Royaume de Dieu,
comme un homme qui jette la semence sur la terre.
Et qu'il dorme et qu'il s'éveille, nuit et jour,
et la semence germe et grandit,
comment ? il ne le sait pas lui-même !
D'elle-même, la terre porte du fruit,
d'abord l'herbe puis l'épi,
puis plein de blé dans l'épi.
Et quand se livre le fruit,
aussitôt il envoie la faucille,
car elle est prête la moisson. » (Mc 4, 26-29)

Devenir le Christ

Mais ce n'est pas assez de dire que l'essence du christianisme est la transformation du cœur pour accéder à cet Homme nouveau, dont parle saint Paul, et qui porte en abondance le fruit des œuvres de justice.

L'essence du christianisme n'est pas de faire de chaque chrétien un autre Christ, dans une relation de maître à disciple, de modèle à imitateur. Aussi bien la Parole de Dieu que l'enseignement des Pères de l'Eglise sont formels sur ce point: le chrétien a vocation d'être **le** Christ. C'est ce qu'affirme Paul: « Avec le Christ, j'ai été crucifié; je vis, mais non plus moi, (il) vit en moi, le Christ » (Ga 2, 19b-20); « Qu'il vous donne selon la richesse de sa gloire, en puissance d'être fortifiés par son Esprit en l'homme intérieur, qu'habite le Christ par la foi en vos cœurs » (Ga 3, 17). C'est qu'affirme Méthode d'Olympe: « L'Eglise est comme enceinte et en travail jusqu'à ce que le Christ ait pris forme en nous, jusqu'à ce que le Christ soit né en nous, afin que chacun des saints, par sa participation au Christ, devienne le Christ. »⁵

En effet, dans le Christ, « *le Verbe devint chair* » (Jn 1, 14), « *forme d'esclave ayant pris, en similitude des hommes devenant* » (Ph 2, 7). « *Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en lui* » (2 Co 5, 21). « *Puisque les enfants ont en commun le sang et la chair, lui aussi, pareillement, partagea la même condition, afin de réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui détenait le pouvoir de* »

⁴ cf. Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie de style global*, DésIris, 2000, pp 75-77.

⁵ Méthode d'Olympe, *Le Banquet des dix vierges*, PG, 18, col. 150.

la mort, c'est-à-dire le diable, et de délivrer ceux qui par crainte de la mort passaient toute leur vie dans une situation d'esclaves. »(He 2, 14-15). En conséquence, « c'est lui qui, aux jours de sa chair, ayant présenté, avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé en raison de sa piété, tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance; après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel » (He 5, 7-9). En effet, « il a été éprouvé en tous points à notre ressemblance, mais sans pécher » (He 4, 15) et « puisqu'il a souffert lui-même l'épreuve, il est en mesure de porter secours à ceux qui sont éprouvés » (He 2, 18). « Il convenait, en effet, que, voulant conduire à la gloire un grand nombre de fils, celui pour qui et par qui sont toutes choses rendît parfait par des souffrances le chef qui devait les guider vers leur salut. »(He 2, 10).

Ce que l'auteur de l'épître aux Hébreux nous répète à satiété, c'est que Jésus a assumé notre condition d'homme pécheur en la vivant, précisément, sans péché. Seul, parce qu'il est à la fois homme et Dieu, il accomplit, dans ce qui fait notre vie quotidienne, l'idéal de l'homme parfait, selon le cœur de Dieu. Et s'il nous sauve, ce n'est pas en nous montrant le chemin, mais en venant assumer, dans notre propre cœur, notre propre vie d'homme. Le Christ n'est pas celui qui nous rend sages, justes et saints, par l'exemple qu'il nous donne, il est **notre** sagesse, **notre** justice, **notre** sainteté, comme l'affirme l'apôtre Paul (1 Co 1, 27b-30). C'est aussi ce qu'affirme Grégoire de Nazianze lorsqu'il écrit: « Mais « prenant la forme d'un esclave », il [le Christ] descend au niveau de ses frères de servitude, de ses esclaves, il prend une forme qui lui est étrangère et me porte en lui-même, moi tout entier, avec mes faiblesses. Ainsi fait-il disparaître en lui ce que j'ai de mauvais, comme le feu fait fondre la cire, ou comme le soleil dissipe la brume; et moi, je participe à ce qui est à lui, en vertu de cette union »⁶

Mais comment le Christ vient-il habiter en nous, pour assumer notre condition d'homme? L'apôtre Jean nous livre la réponse: « Si quelqu'un m'aime, ma parole il gardera, et mon Père l'aimera et à lui nous irons et demeure chez lui nous ferons » (Jn 14, 23). L'inhabitation du Père et du Fils résulte de la garde la Parole, cette garde dont nous avons dit plus haut qu'elle ne se réduit pas à la mise en pratique, mais constitue d'abord une permanence de la parole dans le cœur-mémoire. La Parole doit demeurer en nous, ce qui est le fruit de la mémorisation-remémoration. L'apôtre Jean insiste à plusieurs reprises sur cette permanence de la Parole en nous: « Si vous demeurez en moi et si mes paroles en vous demeurent » (Jn 15, 7) et encore: « Si en vous demeure ce que dès le commencement vous avez entendu, vous aussi dans le Fils et dans le Père vous demeurerez » (1 Jn 2, 24).

La catéchèse est une tradition

La catéchèse est une tradition dans laquelle on transmet des éléments que l'on a soi-même reçus. On n'invente pas une tradition, on y entre et, quand on l'a bien intégrée, on devient capable d'apporter des compréhensions nouvelles, comme nous l'enseigne Jésus lui-même: « Tout savant dans les Ecritures devenu disciple du Royaume des Cieux est semblable à un homme, un maître de maison, qui sort, de son trésor, du neuf et du vieux » (Mt 13, 52).

De cette tradition, la Parole de Dieu, interprétée en Eglise, constitue, à la fois, le contenu et la méthode pédagogique, si on accepte de redécouvrir, à la suite de Marcel Jousse, le style global-oral qui a cristallisé cette Parole et a permis de la transmettre de cœur-mémoire en cœur-mémoire, au cours des siècles, aussi bien dans le milieu juif que dans la primitive Eglise.

⁶ cf. François BRUNE, *Pour que l'homme devienne Dieu*, Dangles, 1992, p. 485.

Cette Parole de Dieu, « qui ne revient jamais sans avoir produit ce pour quoi elle a été envoyée » (Is 55, 11), renouvellera l'intelligence de nos enfants et produira des fruits de justice autrement plus féconds que la moralisation courante car, en greffant l'enfant sur le Christ, la vraie vigne, elle l'alimentera de sa sève vivifiante.

Dans l'article cité ci-dessus ⁷, Sylvie Barnay écrit ceci: « *[Certains] appellent à un recentrage sur les textes, une ouverture à la narrativité biblique couplée à une expérience initiatique et liturgique. Pour ces derniers, il s'agirait de refonder une catéchèse comprise comme une actualisation mémoriale de l'Écriture. Un parti pris qui repose sur le principe théologique que le vécu chrétien, biblique, liturgique, éthique façonne ensuite le vécu tout court, que tout « catéchisé » doit devenir un acteur de la Parole divine débattue, confondue, actualisée en lui, en disant « je ». Et non le contraire.* » C'est ce que propose depuis longtemps Marcel Jousse, avec sa récitation rythmo-pédagogique. On reste surpris par la résistance que certains milieux catéchétiques lui opposent encore. Puisse l'Esprit aider nos évêques, à la veille de leurs assemblées plénières consacrées à la catéchèse, à reconnaître les instruments valables que Dieu, dans sa providence sans distraction, met à leur disposition, au moment opportun !

Yves Beaupérin,
directeur de l'Institut Européen
de Mimopédagogie.

⁷ cf. note 3.